

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 26

Artikel: La moua ai rats : (patois du district de Grandson)
Autor: S.G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209655>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

C'est par leur valeur intrinsèque
(Ces aveux sont presque affligeants)
Et non par la vertu d'un chèque,
Que nous jugeons choses et gens.
Aussi, nos champs sont peu fertiles,
Nos bénéfices incertains;
Nous n'avons ni fonds des reptiles
Ni petits profits clandestins
Nul gouvernement ne se flatte
— Qu'il soit rouge, noir, vert ou bleu —
De pouvoir nous graisser la patte;
On n'est pas à vendre, morbleu !
L'indépendance nous est chère,
Préjugé touchant, mais naïf !
Aussi faisons-nous maigre chère
Dans ce métier peu lucratif.
Nous n'avons ni pignon sur rue,
Ni fier palais où tout reluit,
Ni fortune soudain accrue
Comme un champignon d'une nuit.
Nous nous contentons en famille
Du pain que gagne un dur labeur;
A notre fils, à notre fille
Nous ne laissons... que notre honneur.
Lorsque nous mourrons à la peine
— Car on s'use vite au métier —
Pendant au moins une semaine
On pense au pauvre gazetier;
Et chacun, indulgent, s'écrie :
« C'était un brave homme entêté ;
» Il a bien aimé sa patrie
» Et bien servi la vérité. »

Neuchâtel, 1896.

Philippe GODET.

La plume.

Oh ! la plume ! Ce rien, tombé d'un corps d'oiseau,
Léger comme un flocon, frêle comme un roseau,
Qui frappe les géants et se hausse à leur taille,
Soulève des rochers et gagne des batailles.
Ce rien ! humble David qui tuerà s'il le faut
Le Goliath de la guerre et le vil échafaud !
Car la Pensée est reine et la Plume est son page.
Ce rien harmonieux qui chante sur la page
Peut imposer silence aux hordes des méchants,
Et des temples sacrés chassera les marchands ;
Il dompte en gazoillant les louves échappées
Et défend, blesse et tue, oh ! mieux que des épées.
Pour que l'œuvre soit noble et le style très pur,
Trempons d'un geste fou nos plumes dans l'azur...
La plume guérira la blessure qui saigne
Et de la Pitié sainte avancera le règne.

Isabelle KAISER.

MON FUSIL

III

Allez en paix ! Vivez en paix !

Le lendemain de cette mémorable journée, à 3 heures du matin, le bataillon était sur pied. Nuit profondément obscure, pluie diluvienne. Le long de l'unique rue du village, des ombres allaient et venaient, affairées, dans un tumulte de commandements, de cris, de jurons, de cliquetis de sabres. Au bord du chemin, sous l'averse cinglante, des sections s'alignaient péniblement. Des voix enrouées, moroses, répondent à l'appel. Et, à chaque instant, des hommes s'échappaient, couraient à l'auberge voisine, dont les lumières déchiraient l'obscurité de grandes clartés jaunâtres. Redoutant l'invasion, l'aubergiste s'était barricadé au moyen d'une table qui barrait l'entrée de sa cuisine. Contre ce comptoir improvisé, au milieu des rires et des bousculades, on s'écrasait pour faire remplir les gourdes avant le départ imminent. Un capitaine, attiré par le bruit, pénétra dans la salle. A la vue de l'indescriptible désordre, il s'emporta :

— Voulez-vous f... le camp ! Voulez-vous f... le camp !

Sa voix se perdit dans le vacarme.

Soudain de l'artillerie passa, au grand trot, dans un fracas de tonnerre. Les « tringlots », engourdis par le froid, affaissés sur leurs che-

vaux ; les canonniers, debout sur le marchepied des pièces ou assis sur les caissons, ne daignaient même pas détourner la tête, les yeux obstinément fixés vers l'immensité noire où la pesante colonne s'enfonçait. Du côté de la troupe, les interpellations, les questions se croisaient :

— Quelle batterie ? D'où venez-vous ? Où allez-vous ?

Hélas ! le savaient-ils, où ils allaient, les pauvres bougres ? Sait-on jamais où l'on va dans ces répétitions générales du drame redoutable ? Qu'importe d'ailleurs au troupeau qu'on mène à la guerre ? La certitude de la tuerie prochaine n'est-elle donc pas suffisante ?

Et tandis que mon bataillon, enfin formé, se mettait en route, je songeais qu'un jour viendrait sans doute où il faudrait partir pour de bon. Ce serait peut-être par une matinée semblable à celle-ci, d'une accablante tristesse. Le prologue de la sombre tragédie se dessinait, net et précis, dans mon cerveau surexcité. C'était d'abord le minuscule conflit que personne ne prenait au sérieux, dont on riait dans les cafés, avec des bravades. Jour après jour, cependant, sous une irrésistible poussée, la querelle s'envinait. Les journaux, qui auraient eu une noble tâche à remplir en s'efforçant de calmer les esprits, s'emparaient du différend, le dissipuaient, en aggravant l'importance, se lançaient du fond des cabinets de rédaction de ridicules et dangereux défis par dessus la frontière. Et soudain, au moment où l'on s'y attendait le moins, la lugubre nouvelle traversait le pays : la Guerre !

A la consternation du début, succédait sans transition la fièvre de la mise sur pied : le travail arrêté partout ; l'assaut des guichets de banque ; le bouleversement des services publics ; les angoisses des femmes éplorees, dévorées d'inquiétudes, incapables de se rendre un compte exact de ce qui passait, mais devinant la catastrophe prochaine ; les sinistres roulements du tambour ; les rues regorgeant soudain d'uniformes, de sabres et de fusils ; le foyer construit avec peine quitté subitement ; l'affreux déchirement des adieux ; le brusque abandon de tout ce qu'on a aimé ; de tout ce qui vous a soutenu dans la vie ; l'ultime et atroce baiser sur les lèvres de l'épouse, la dernière recommandation aux petits :

— Vous serez bien sages, mes chéris. Vous aimerez bien votre maman, toujours, toujours... Et vous penserez aussi quelquefois à votre papa, n'est-ce pas ?

C'était ensuite l'arrachement brutal, la fuite éperdue dans l'escalier, l'alarme brûlante qu'on essuie furtivement, du revers de la main, avant de sortir...

C'était enfin l'arrivée au bataillon, la distribution des cartouches, la lecture des articles de guerre, le serment solennel au drapeau, la marche à l'ennemi dans l'attente angoissante du premier coup de feu, l'œuvre de carnage d'où l'on ne revient pas ou d'où l'on sort les mains rouges.

Mon fusil me parut singulièrement lourd ce matin-là. Je sentais que quelque chose s'était définitivement brisé entre nous et que jamais, jamais plus, nous ne retrouverions notre amitié d'autrefois. Non, je ne voulais plus être complice de l'effroyable crime. Des envies me prenaient d'accoster mon caporal, de lui jeter mon fusil à la face, de lui crier de façon à ce que tous l'entendent :

— Tenez, reprenez-le ! Je n'en veux plus. L'apprentissage auquel vous voulez me soumettre me répugne. C'est une infamie que d'enseigner à des hommes à tuer d'autres hommes. Au-dessus de la patrie, il y a l'humanité et plus haut encore il y a Dieu, ce Dieu que vous invoquez au début de vos batailles et qui a dit en termes formels dont aucune exégèse n'est parvenue à dénaturer le sens :

— Tu ne tueras point !

J'allais prononcer les paroles irrémédiables. Justement, Barillot, le caporal, marchait à ma gauche, tête baissée, grommelant contre le mauvais état des routes. L'occasion était propice. Mais, au moment de parler, une lâcheté m'empêcha d'ouvrir la bouche. Et puis, à quoi bon ? Jamais Barillot ne comprendrait mes tortures. Aux premiers mots, son honnête figure s'éclairerait d'un gros rire et, inévitablement, il se taperait sur les cuisses, sa façon à lui de se tirer d'affaire...

La crainte du ridicule me contraignit au silence.

Rentré chez moi, les grandes manœuvres terminées, mon premier soin, par une vieille habitude, fut de nettoyer mon fusil. Je n'apportai aucun zèle à cette besogne qui, autrefois, m'intéressait si vivement. En hâte, je démontai la culasse, passai un chiffon gras dans le canon. L'opération terminée, je suspendis l'arme à sa place accoutumée, au-dessus de mon lit.

Je ne me souviens plus très exactement de quelle façon la querelle décisive éclata. Il était là, accroché à son clou, tout heureux semblait-il d'être rentré au logis, d'y savourer un peu de repos après les fatigues de la rude campagne. Je crois que la vue de son bonheur paisible m'exaspéra. Tout à coup, un flot de paroles amères monta à mes lèvres. La coupe, trop emplie, débordait enfin. Je reprochai à mon compagnon de m'avoir indignement trompé, d'avoir escroqué mon affection. Mais j'y voyais clair, maintenant, et ce que je voyais n'était certes pas beau ! Je déversai sur lui des flots d'injures, l'accablai des accusations les plus viles. J'allai jusqu'à le traiter de bourreau et d'assassin. Et comme il demeurait impassible, je le saisit, l'emportai, le jetai avec rage dans un coin.

M.-E. T.

(A suivre.)

LA MOUA AI RATS

(Patois du district de Grandson.)

C'est portant na rude vermèna què lè rats. Sin voliai rin commandâ ào bon Dieu, commin font clieus qu'ont po mèti dè prèi, mè simblîè què l'èrai bin fè dè lè reubliâ dins sa crèachon. Mais dû què nè lè z'in, lè no faut gardâ, commin lè pouénézè, lè pudzè, lo filoxéra et tant d'autrè. L'hottâ ào gros Franquè in étaï pllin, què l'avant biò avai traïs tsats, bouètâ dai trapè, dai tempelliùon poù pertot lò pojant; l'in preniant bin caquon, mais lo plie gros rechâvont et dévourâvont tot, canqu'à la frutè à la càva; fasant dai perte ào bœffet d'lota toma què c'étai 'na misère. Tant et se bin qu'on dzoï 'na fèna què vindai d'là mouâ ai rats vint offri sa marchandi à la Caton ào gros Franquè. Mais, commin lè nè fasai rin sin lo consintèmin de sè n'omo, lè lo criè et lai dit tot lo drai cin qu'in n'rè. Sur quet, lo gros liai respond sin quinquerñâ.

— Pas tant dè cì commerço ; sè clieus charognè dè bîte nè peuyont pas mèdzi commin no, eh bin què crevant. Nè vu pà oncouéra fèrè dai frès po leu !

S. G.

LE MONSIEUR QUI SAITALLER A BICYCLETTE

C'est à ces êtres supérieurs, merveilleusement doués par la nature : à ceux qui savent aller à bicyclette que je dédie ceci :

La tête haute, l'air souriant, rempli d'une immense satisfaction de soi-même, il passe, majestueux, le monsieur qui sait aller à bicyclette...

* * *

Juché sur sa « bécane », les mains sur les hanches ou dans ses poches (quand bien même il fait chaud) il considère d'un œil condescendant